

Sous le manteau de mandragore

Élodie Denis

Remerciements chaleureux à Roman Jourdy,
notre consultant en subtilités échiquiennes.

« Vous avez certainement lu Dickens, mes petits, murmura M. Dark.
Les critiques littéraires lui reprochent son abus de coïncidences.
Mais nous le savons, nous, que la vie n'est faite que de coïncidences. »
(Ray Bradbury, traduit par Richard Walters, *La Foire des ténèbres*)



Paris, vendredi 31 janvier 2025

Des draps rêches aussi grisâtres qu'une dent dévitalisée. Et quatre murs d'hôpital pour me narguer, de la teinte jaunie du plâtre qui a immobilisé votre fracture des semaines durant. Semblerait que je sois la fracture...

Avec le recul, je vois bien comment mon admission ici s'enracine dans l'incident de dimanche. Mais peut-être devrais-je remonter plus loin encore. Pousser des portes derrière des portes ? Où un récit débute-t-il authentiquement ? Faudrait-il affirmer que cette aventure a commencé avec la disparition de mon père, quand j'avais cinq ans, ou celle de ma mère quand j'en avais huit ? Après tout, le médecin me pose sur eux des questions auxquelles je ne sais répondre. Ou alors cette histoire a démarré avec mon initiation aux échecs en classe de sixième, ou avec la crise de somnambulisme et les spasmes qui m'ont expédiée ici, un lambeau de page brûlée entre les doigts ? Dans le doute, je pourrais me lancer dans un panorama de mon parcours, ou au contraire, opter pour un plan serré. Mais pour l'heure, je choisis de m'ancrer à ce point d'équilibre fragile : la partie jouée contre Eliott et tout ce qui s'en est suivi depuis. Partons sur ça...

Ayant écrit ceci, je ne peux m'empêcher de m'absorber dans le fragment d'image roussi qui m'est récemment tombé entre les mains. Cette bribe de papier à l'effigie d'un personnage féminin ne m'en révèle que ce qui vient en dessous de la taille. À la sortie d'un vestibule, si on en croit plusieurs bouts de portes et de chambranles blancs visibles à l'arrière-plan, on distingue une longue jupe noire encadrée par la partie inférieure d'un étrange manteau olivâtre. L'austérité de la première contraste avec la mutinerie discrète du second. L'examen attentif révèle en effet que le pardessus tresse des surgeons nouveaux pleins de cuisses et de seins végétaux sous de multiples racines vertes dressées dans toutes les directions, comme autant de couleuvres sifflant sur la tête d'une Gorgone, ou de fibres d'un vêtement en angora. Un manteau de mandragore ! De cette toilette inouïe émergent deux pieds fins et pâles, campés sur les lattes d'un plancher foncé qui accueille également une

étrange créature chimérique de la taille d'un gros chat, sorte de lémurien ailé au pelage – et plumage – d'une teinte plus sombre que le bois.

J'ai déjà vu cette peinture aussi impossible que détaillée. Presque une photo.

Un arrêt sur image dans un film fantastique oublié.

S'il ne manquait pas le haut, j'aurais sans doute moins de mal à me rappeler où.

Putain. Et le docteur qui me conseille justement la tenue d'un journal, pour muscler ma mémoire.

Dimanche donc, nous étions le 26.

Comme d'habitude depuis quelques semaines, j'ai rendez-vous avec Eliott au métro Avron pour une partie d'échecs. Boulevard de Charonne, la lumière s'infiltre à travers les arbres qui crèvent le macadam de l'îlot central, de part et d'autre des trois tables de jeu auxquelles de rares vieillards s'arrêtent pour pianoter sur leurs portables lorsqu'ils ont fini de faire grincer les exercices non loin, ou qu'ils sont las de tirer leurs cabas roulants.

Ce jour-là, notre duo occupe les lieux sans partage et l'air s'est radouci.

« Heureusement qu'on joue sans pendule », me nargue Eliott tandis que je retire lentement mes mitaines.

Au bord de l'échiquier, nos gobelets de café se toisent telles deux tours disproportionnées. Mon regard erre de l'un à l'autre, prend de la hauteur et saisit enfin la situation : la dame sacrifiée, l'attaque décisive qu'il en tire. En creux, je vis un déclic mental. Celui d'une serrure lorsque la clef finit de tourner... L'ensemble des coups possibles ? Une cage qui se referme. Mon esprit refuse l'évidence, recalcule avant d'abdiquer : chaque case a viré au piège. Et mon roi est perdu.

Trop impulsive, j'ai encore mal joué – comme un vrai « pousseur de bois », dirait Eliott. Alors je soupire, souris. Je pourrais abandonner, mais ce serait lui voler le plaisir d'aller jusqu'au mat.

Nous nous dirigerons ensuite vers le premier vide-grenier de l'année, organisé à Montreuil. Une perspective réjouissante, mais qui

ne nous incite pas à abrégéer notre rituel hebdomadaire pour autant, cette parenthèse propice aux plaisanteries, aux ragots du boulot et aux confidences. Je me rappelle un jeu de la cour de récré, quand j'étais petite : ces spectacles privés qu'on se donnait les uns aux autres en manipulant une ficelle fluo un peu élastique entre nos doigts pour créer des figures auxquelles on initiait son assistant(e). « Je mets la ficelle derrière mes pouces et tire deux fois... vas-y, pose ton doigt ici, dans la boucle du milieu... tadam, vise un peu la tour Eiffel ! » Les conversations avec Eliott sont de cet ordre : des coconstructions qui vous lient dans une proximité tissée de rires et de chuchotements. Sa lucidité fend les prétextes et les dérobadés inconscientes avec une férocité pleine de tendresse ; les difficultés ou mauvais penchants avoués devenant autant de défis à relever. Ce qui ne nous empêche pas de partager le même humour cynique... Sauf qu'Eliott n'en perd jamais sa modestie bienveillante, lui.

Après les excès œnophiles propres aux fêtes de fin d'année, il m'explique comment il s'est imposé un *dry january* qu'il a bien respecté et qui lui a inspiré une idée : acquérir une chambre de vieillissement climatisée afin de se restreindre à de meilleures bouteilles, et ainsi continuer de contrôler (différer) sa consommation de vin au cours du temps. « Tu sais quoi ? J'ai lu que le mot *alcohol* venait de l'arabe, *Al Kuh'al* – noircir –, rapport à un corps chimique qu'on utilisait jadis comme du fard à paupières, mais aussi comme antiseptique et anesthésique. Damn, j'ai justement commencé à picoler dans ce but-là : à l'adolescence, pour me mettre en valeur et me planquer, égayer ma figure en société, quand j'assumais pas du tout qui j'étais. Et pour me soigner... Soulager mon malaise. Calmer la douleur. Sauf que c'était pas le bon médoc. » On en vient alors à causer de mes insomnies et à me fixer un nouvel objectif : passer moins de temps cloîtrée dans mon studio et encore moins au fond de mon lit. Cesser de me blottir sous ma couette pour taper mes articles, scroller sur mon téléphone et regarder des séries en grignotant. Eliott m'encourage à séparer les espaces, parle de coin jour et de coin nuit. Et si j'achetais un petit

meuble qui n'accueillerait qu'une veilleuse, voire un bouquin ? Et si je réfléchissais à mon insatiable besoin de refuge ?

Du Eliott tout craché...

Ça ne fait que quatre week-ends que nous nous retrouvons pour jouer aux échecs en sirotant un café (ou plutôt pour boire un café en feignant de disputer une partie, en ce qui me concerne), mais l'habitude récente s'impose déjà comme une tradition chère à tous les deux, j'en mettrais ma main à couper.

168 Avant le pot de Noël du boulot, je n'avais jamais parlé en personne à notre graphiste et illustrateur britannique. Seulement échangé des mails. Il faut dire que contrairement à pas mal de confrères, Eliott consulte les rédacteurs, même pigistes, dont il doit mettre en page les articles. Dans ce magazine prétendument féminin, la majorité des journalistes permanents sont des hommes sous pseudonymes, comme le reflète bien l'assemblée réunie pour grignoter des petits-fours, de la bûche, et boire du champagne. En amont, un *secret Santa* nous a distribué à l'aveuglette des pochettes au revers discrètement griffonné du nom d'un collègue, à garnir d'un petit cadeau. Le hasard m'a malheureusement affecté Fabrice, de la compta, que je ne connais pas vraiment. La pigiste que je suis fréquente peu l'équipe rédactionnelle et l'administration encore moins. Mais un retard de paiement m'ayant menée dans le bureau qu'il partage avec la collègue chargée de mon dossier, j'ai aperçu tout autour de son ordinateur les photos d'un chat noir grassouillet. Dans la collection saisonnière d'une animalerie, je me suis donc procuré deux peluches rembourrées d'herbe à chat, l'une à l'effigie d'un petit sapin, l'autre en forme de rat coiffé d'un bonnet de père Noël. Du coin de l'œil, je le vois sourire en débballant son présent, « c'est Vador qui va être content ! ». Mission accomplie... J'ouvre alors ma pochette à moi, pour en tirer un rouge à lèvres d'un rose hideux – sans doute un échantillon gratuit reçu à la rédaction – et un paquet de chocolats *Mon Chéri* assorti. « Ah ah, génial le cadeau ton sur ton ! », badiné-je en feignant l'enthousiasme. Et pour le cas où le responsable épierait mes réactions, je déballe l'une des horribles

confiseries à la liqueur et l'avale avec un sourire forcé. Dégueulasse, évidemment...

La soirée avance, rythmée par la musique et le champagne qu'on débouche à grand bruit. Je m'inflige de rester, sachant qu'en socialisant, je multiplie mes chances de me voir confier des sujets. Mais je m'y prends mal, et passe mon temps seule, à triturer ma pochette cadeau et battre le tempo du menton, sans oser rejoindre les danseurs sur la piste que la boule à facettes inonde d'écume stellaire. Mes tentatives de me mêler au groupe ? Un naufrage spectaculaire... Comme si toutes ces lueurs tenaient à autant de phares de voitures piégées sous l'eau. Une histoire de pont écroulé, sans aucun doute... Entre moi et les autres. Aussi, lorsqu'Eliott vient s'asseoir à mes côtés, c'est un soulagement.

« À nos âges, penser qu'il puisse exister de vrais amateurs de *Mon Chéri*, c'est presque aussi naïf que de croire encore au père Noël, non ? », demande-t-il avec son inamovible accent d'outre-Manche.

Je souris.

« J'en déduis que tu n'es pas l'auteur du cadeau, et te remercie de compatir... Eliott, c'est ça ? »

— C'est ça, et toi Lamya ? « Celle qui a les lèvres sombres »...

— Quoi ?

— L'étymologie de ton prénom, je viens de checker sur le Net par curiosité. J'aime bien ce genre de trucs.

— J'ignorais, je n'ai jamais appris l'arabe correctement. Mon Dieu, il aurait fallu le dire à mon bienfaiteur », ironisé-je en agitant l'horrible stick de maquillage rose poudré.

Eliott me rend mon sourire, les dents aussi bleuies par la lumière noire que les brillants qui trouent ses oreilles :

« Pareil pour moi avec le gaélique irlandais. J'ai grandi dans un orphelinat catholique de Dublin où le personnel faisait la chasse à tout ce qui sortait du pur anglais shakespearien.

— Oh, j'ai moi aussi passé la moitié de mon enfance dans un orphelinat, soufflé-je, surprise.

— Je me posais la question... »

Je le regarde sans comprendre.

« Ton *Swag*, explique-t-il en désignant ma pochette cadeau.

— Mon quoi ?

— *Stuff We All Get* ? La pochette cadeau de rigueur, ou un truc comme ça ? T'as eu le réflexe de dénouer et renouer le ruban à ta façon. L'instinct de marquer ton territoire par un signe de reconnaissance immédiat. Bon, et avant que tu me prennes pour un gros *stalker*, sache que je suis gay. Et couramment un peu ivre, donc sans filtre.

— *Couramment* ? Tu veux dire que t'es alcoolique ?

— I mean “currently”... »

Je ris :

« OK, *actuellement* alors...

— Remarque, *couramment*, ça marche aussi. »

Je baisse les yeux. Dans sa main droite, une pochette arbore des rubans tressés d'une façon atypique, l'autre non.

« Et toi, le père Noël t'a gâté ?

170

— Une clef USB en forme de pièce d'échec. Du vrai bois peint, 16 gigas... je me plains pas. C'est joli et toujours utile », observe-t-il en vidant la pochette aux rubans tressés dans sa paume.

Un fou y atterrit, figure en bois tourné, avec sa coiffe fendue, d'un blanc lui aussi bleui par l'éclairage.

« Plutôt cool, en effet ! Et c'est quoi ce deuxième paquet ? Un déçu qui t'a fait don de son cadeau ?

— Hum, notre collègue de la rubrique Loisirs est parti sans mon cadeau... par négligence, *so it seems*. Enfin, négligence homophobique, précise-t-il en se tendant.

— Quel pauvre con... »

Et pour changer de sujet, je l'interroge sur sa passion des échecs.

Voilà comment notre amitié a germé, arrosée par une bouteille de champagne escamotée par ses soins. Plus tard, on a partagé un taxi qu'Eliott, trop ivre pour conduire sa voiture, a fait passer par mon adresse au Père-Lachaise, à quelques minutes de son appartement du côté de Nation. Sous un lampadaire qui dorait la banquette et le

bitume, il m'a souhaité bonne nuit avant de m'offrir le présent délaissé par son premier destinataire.

« Le plus beau livre du monde, et le premier truc que j'aie jamais possédé... jusqu'à ce qu'un jaloux me dénonce parce que j'avais en fait piqué l'exemplaire de la bibliothèque de l'orphelinat. *Something wicked this way comes* de Bradbury. *La Foire des Ténèbres* pour vous. Juste la plus belle histoire d'amitié entre deux enfants, et leur combat contre une kermesse maléfique. Je l'ai lu des dizaines de fois, en anglais et en français. *Check it out mate, and good night!* »

Sa diction pâteuse sous l'effet de l'alcool m'avait d'abord donné l'impression d'entendre « *Checkmate* », puis la voiture s'était remise en marche et mon cerveau aviné aussi.

« *Checkmate*, souffle-t-il avec douceur, quatre semaines plus tard. Échec et mat... », ajoute-t-il en s'adossant au siège fixé au sol.

Certes, il n'exulte pas et voudrait se montrer délicat, mais son sourire le trahit. Asymétrique, le rictus déforme ses lèvres, cueillant sa bouche comme une pince de fête foraine.

« OK, champion. Tu veux pas me le dire en latin, pendant qu'on y est ? »

La taquinerie donne le top départ ; nous ramassons les pièces et quittons la table de jeu. Bien que Montreuil soit tout proche, Eliott préfère prendre sa voiture, au cas où une bonne affaire encombrante se présenterait. Nous ne tardons pas à arriver et à nous perdre dans le dédale des exposants retranchés derrière leurs piles de vaisselle démodée ou de disques au carton piqueté de moisissure, leurs bâches couvertes de médailles et de breloques, leurs animaux empaillés et leurs vestes en cuir élimées... Nos déambulations finissent par nous mener à un large étal plus professionnel que les autres, avec ses casiers à vinyles, ses bijoux présentés sous verre, ses livres et jeux vidéo classés par éditeur. Eliott s'absorbe dans une série de fanzines de SF et d'horreur, *Ténèbres*, avant d'en mettre deux volumes de côté. Il essaie aussi une doudoune sans manches rescapée des années 80. Pour qu'il juge de son allure, je le prends en photo avec mon téléphone, mais

déjà, le commerçant s'approche en brandissant un miroir. Entre les deux hommes, un courant mystérieux circule, vaguement électrique. Comme si les deux cache-nez nonchalamment enroulés autour de leurs courtes barbes s'étaient inexplicablement rejoints, noués par une laine invisible. Les pommes d'Adam tressaillent et j'ai l'impression qu'Eliott cherche son reflet dans les pupilles du vendeur plutôt que dans la glace tendue. Alors je me détourne pour les laisser plaisanter, m'attardant dans l'ombre d'une grosse horloge comtoise.

172 Contre ses hanches généreuses, deux tréteaux soutiennent une immense planche couverte d'une toile cirée chargée de marchandise. D'abord un ancien kart pour enfant, avec ses pédales et son siège baquet orné d'un autocollant vert et or « Solexine ». À quelques centimètres du châssis, une *lava lamp* s'élève comme un phare, encadrée de deux énormes coquillages hérissés de piquants. Des sentinelles qui semblent veiller un avant-bras humain amputé d'on ne sait quelle statue et entreposé sur un mini-billard en guise d'autel, comme une offrande de chair sacrifiée à quelque divinité cruelle. Sous le mini-billard, on a étalé une trousse en cuir censée s'enrouler à l'intérieur d'une lanière, avec ses compartiments garnis d'outils « *en carbure* », précise un post-it. « Ciseaux, râpes et rifloirs pour sculpture de la pierre et du marbre ».

Cette composition hétéroclite me trouble, m'inquiète même. Quelque chose m'arrête, dans l'étrange membre de pierre entreposé sur le tapis vert sombre et les roues figées pour toujours à hauteur de ma poitrine. Leur fixité me transit avec l'intensité d'un déjà-vu.

Un rébus à résoudre.

Un peu comme ces passagers du métro qui sentent sous leurs semelles les cercles épais du revêtement conçu pour annoncer aux aveugles la bordure du quai.

L'impression que je devrais moi aussi me méfier de quelque chose. Une menace qui m'échappe.

La main de pierre grandeur nature m'évoque les doigts de La Création d'Adam peints par Michel-Ange, au plafond de la chapelle

Sixtine. En suivant d'instinct la direction de l'index nonchalamment pointé, mon regard se heurte à une table de nuit étroite dans l'ombre de la nappe. Je m'accroupis pour l'examiner.

« Hey, mais c'est exactement ce que tu cherches ! », s'enthousiasme Eliott en me rejoignant, chargé d'un sac de courses estampillé Star Troc rempli de sa nouvelle doudoune et de quelques fanzines. Le brocanteur se rapproche :

« Le tiroir est bloqué. Je vous la fais à dix euros si ça peut dépanner. »

Je m'apprête à refuser, seulement Eliott s'intéresse déjà au bras statuesque.

« C'est excellent, mais qui achèterait un truc pareil ?

— Ça peut créer une déco. Un support à bagues... »

En guise de démonstration, ses doigts dévissent de quelques tours un boulon négligemment enfilé sur le moyeu de la roue du kart la plus proche. À l'évidence, cette pièce beaucoup plus dorée que l'axe rouillé n'est pas d'origine et le vendeur la glisse sans peine à l'annulaire de pierre.

« Je peins, alors le bras m'intéresse, pour l'anatomie. Je t'en débarasse avec la table de nuit, si tu me fais un prix pour les deux. »

OK, ils se tutoient maintenant... Sous le charme, Eliott ne négocie pas le tarif proposé, plus qu'honnête, et le vestige vient nicher dans la doudoune qui gonfle son sac cabas, protégé par le nylon rembourré du vêtement et quelques prospectus que le marchand froisse autour de la main minérale.

Un autre badaud nous interrompt, agitant un billet gris pour des bois de cerf. « Pas moins de dix euros, lui objecte notre antiquaire. M'en séparer, c'est déjà un crève-cœur. »

Crève-cœur... L'expression me trouble, et je regarde circuler l'argent, étourdie par ce moment qui semble se dilater. Encore cette sensation de déjà-vu qui n'éclaire rien. Pourquoi la locution m'inspire-t-elle ce malaise tenace ? Rien dans la situation ne paraît justifier la nervosité qui m'habite. À croire qu'un arbre me cache la forêt. Et que j'y ai subliminalement aperçu un cerf aux bois ensanglantés. *Crève-cœur...*

Le brocanteur finit par nouer une cordelette autour de mon nouveau meuble, le dotant d'une anse pour le transport jusqu'à la voiture, et nous quittons les lieux, égayés par nos acquisitions.

Ce soir-là, j'essaie comme promis de m'endormir avec un bouquin. En gardant les écrans à distance, j'espère contrer l'insomnie. Dans un bazar de Belleville, Eliott m'a acheté pour rien un réveil *made in China* afin que j'évite de regarder l'heure sur mon portable, en cas de difficultés à dormir. Les flonflons hypnotiques de sa chère *Foire des Ténèbres* devraient m'aider à trouver le sommeil. Bientôt les caractères se brouillent sur la page. Il est temps d'éteindre...

En reposant le roman de Bradbury, je tente une nouvelle fois d'ouvrir le tiroir de la table de nuit... sans succès. Pire même, en explorant le bois en quête d'une prise, je ne réussis qu'à me planter une écharde dans le doigt. Suçant mon index pour essayer d'aspirer la minuscule esquille, je repense au conte de la princesse à la quenouille... Si seulement je pouvais sombrer dans un sommeil aussi profond !

La pénombre verdâtre dispensée par l'affichage digital de mon nouveau réveil baigne mes draps d'une lueur ferreuse. Une teinte cendre, et bientôt, je réalise qu'ils se sont désagrégés en fines particules. Me voilà assise dans l'humidité d'un bac à sable, grisée par un étourdissant parfum de compote qui embaume tout. La senteur de la pomme cuite m'enivre et je m'étonne : les rêves ont-ils jamais dégagé d'odeur ? L'obscurité a laissé place à un ciel à la pâleur orageuse. Une lumière moins sombre que la nuit, et pas assez claire pour prétendre au jour. Je me lève. Sur ma droite, une enfilade de box s'étire avec l'austérité d'un défilé militaire un jour d'enterrement, leurs portes et leurs meurtrières dénuées de tout signe distinctif, uniformes. Sur ma gauche un grillage cloisonne l'espace où j'ai ouvert les yeux, habillant l'horizon d'une noire dentelle digne de la voilette d'une veuve. Mais je ne dois pas épier le verger attendant, j'en ai la conviction. Par chance, j'ai atterri du bon côté de la clôture, près des locaux de rangements. À la limite de mon champ de vision, des formes se pressent, sinistre sibillance derrière le treillis. Des ombres qui grouillent. Mais je ne dois pas les

lorgner. Ne surtout pas aventurer mon regard dans le verger. Au risque que leurs serres malfaisantes me saisissent. On me l'a assez susurré...

Il ne faut pas regarder derrière le grillage.

Ne pas regarder...

La peur monte en moi. Je risque gros. Je détourne donc la tête dans la direction inoffensive : derrière le bac à sable, une dalle tachée par l'huile de vidange ; elle donne sur l'enfilade de portes en bois. Sous l'un des battants, une flaque de lumière dorée est apparue. C'est de cette lueur qu'émane l'odeur fruitée, j'en jurerais ! Une fragrance si forte qu'elle caramélise mes narines. Je m'oriente vers elle... Plus que quelques pas.

Hespéros...

Le nom me hante, griffonné sur la paume de ma main d'une écriture enfantine pleine de boucles. Sauf qu'il ne m'évoque rien. J'avance et la lumière se répand, s'enroule autour de mes chevilles, m'entrave d'un croc-en-jambe brutal.

L'instant d'après, je m'effondre dos au sol, inondée de lumière blonde. La clarté d'un phare. Au-dessus de moi, une longue ombre s'ourle d'or, comme la lune au cours d'une éclipse solaire. Celle d'un homme massif, avec un portail noir en arrière-plan, formé de deux battants métalliques. Ses doigts épais immobilisent ma tête. Des ombres de doigts, aux griffes dorées.

Rayons en guise d'ongles... Ils grésillent, pénètrent l'os temporal pour me percer à jour, brûler l'oubli... Ma crainte devient trouille, et je rue, lance des coups de pied pour me dégager. Échapper à son emprise qui veut, comme de l'ambre, me couler dans sa lumière.

« C'EST PAS BIENTÔT FINI ?! SI ÇA CONTINUE, J'APPELLE LA POLICE ! »

Indifférent à la menace assourdie – sommation qui sonne comme si on l'avait étouffée contre un coussin de velours –, le géant s'arc-boute et me maîtrise, me coupant toute retraite. Clouant mon corps au sol de sa force solaire.

Nooooon !

Malgré mes efforts, mes convulsions, la lumière issue du box m'envahit et m'inspire une peur panique. Hantise qu'elle cautérise quelque chose, ou ravive une meurtrissure...

Noooooooooon !

Loin, très loin, un vacarme retentit. Celui d'une porte en bois qu'on enfonce pour me sauver...

Bam

Baam

Baaam

La lumière m'étouffe. Elle me ralentit et me retient, semblable à une eau trop chaude dont je veux m'extraire – un bouillon d'or où l'on m'immerge contre mon gré, miel épais qui m'engluie. Mon souffle se suspend. La lumière se déverse dans mes voies respiratoires, incandescente, s'insinue jusque dans mes tympans, grésille comme une radio saturée de parasites, étouffant le craquement du bois qu'on fracasse. Sous mes paupières éblouies, les contours du monde s'estompent, la silhouette de mon agresseur s'efface. Je ne peux plus...

176

Respi...

Quand je remonte à la pénombre, quelque chose couvre ma mâchoire verrouillée, mécanique trahie par une pelote de nerfs tendus et chauffés à blanc.

Un masque à oxygène.

La lumière a gagné, m'emportant loin de la batterie de box. Elle a cependant perdu sa vigueur... Lueur d'hôpital.

Mon index emprisonné dans un oxymètre de pouls me le confirme, je ne suis plus chez moi, mais dans une chambre médicalisée.

Puis une infirmière. Un docteur. Eliott... On se succède à mon chevet. J'ai fait une crise. Quel drôle de mot. Un mot qui ne signifie rien, sinon une déchirure dans la trame de la réalité, la fin d'une vie de bonne santé que j'ai eu tort de tenir pour acquise.

Une fracture du réel.

Ou plutôt, comme je le disais en première page, c'est moi la fracture.